

**Paris et la corse dans
Les roses de Pline D' Angelo Rinaldi**
Marta Celi de Marchini
Universidad Nacional de Córdoba

Mais il y a plus d'un stratagème pour s'évader d'une ville, on ne ruse pas avec les îles; on ne s'en arrache pas, quand on y parvient, sans que quelque chose au fond de soi se casse à jamais. (L'éducation de l'oubli, 1974)

Angelo Rinaldi (1940) quitte la Corse, son île natale, à dix-sept ans pour aller commencer des études de droit à la faculté d'Aix, avant de venir exercer divers métiers à Paris. Son œuvre littéraire débute en 1969 avec *La loge du gouverneur*, que couronne le prix Fénéon. Au regard aigu du romancier, le souvenir d'une enfance et d'une adolescence corses présente les personnages et les mœurs d'une bourgeoisie insulaire repliée sur son conservatisme, sa corruption et ses mensonges.

L'écriture d'Angelo Rinaldi, dite d'une épaisseur proustienne, reproduit le flux chaotique des souvenirs en même temps qu'elle explore les méandres du cœur de l'homme et les reliefs de deux milieux géographiques et humains: Paris et la Corse.

Les romans rinaldiens, reposant le plus souvent sur une fable des origines, situent le lecteur dans un carrefour où se confondent passé et présent et s'enchevêtrent les images provinciales – de l'«île», de cette Corse jamais

nommée- et citadines- de Paris toujours désigné et parcouru en détail. La résurrection du passé à travers une mémoire labyrinthique, une observation critique des traditions et des coutumes et une analyse des amours en marge, se réalise dans une phrase longue et chargée, phrase qui se correspond avec les subtilités de l'âme humaine et avec le jeu hasardeux et complexe d'un travail de remémoration.

Le portrait filien construit par Angelo Rinaldi contient généralement une galerie de personnages pittoresques et caractéristiques. Pour ce qui est de la capitale, le romancier s'arrête dans des êtres marginaux, des exclus, auxquels sa plume donne une chance de biaiser leur condition de déshérités.

Salim Jay constate dans son livre *Pour Angelo Rinaldi*:

Si la province est un exil pour l'enfant qui rêve d'habiter n'importe quelle capitale plutôt que cette citadelle de rumeurs et de ruelles où veillent l'affront à défaut d'événements et l'aspiration de se venger de l'étroitesse par plus d'étroitesse encore, Angelo Rinaldi naquit en exil, et sa vraie vie commença à dix-sept ans et demi, l'âge où l'on est sérieux sans doute, tandis que, renvoyé du lycée pour avoir frappé un professeur, le futur judoka gagnait Paris.¹

Selon le même auteur, le narrateur rinaldien «se poste à la croisée des chemins. Il veut combattre avec ses ravisseurs, appartenir à ce gang d'instant exclus et apprendre, tout simplement, à se défendre de tout et de tous, sans abdiquer et sans comprendre».² Le narrateur du roman *Les roses de Pline* (1987) commence son récit à Paris à quarante ans, vingt ans après avoir quitté l'«île», à dix-huit ans, pour venir tenter à la capitale une vie éloignée des médiocrités et de l'ennui du pays natal, une vie aisée et pleine de promesses.

Dans le roman qui nous occupe, passé et présent s'entrecroisent. Pour

1. JAY, Salim: *Pour Angelo Rinaldi*. Paris, Société d'édition Les Belles Lettres, 1994, pp. 37-38.

2. *Ibid.*, p. 122.

ce qui est du passé, deux moments privilégiés. D'un côté, un passé lointain et provincial –enfance et adolescence «là-bas», dans l'«île»- de l'autre, un passé plus récent –celui qui correspond aux premiers temps à Paris, ceux de jeunesse- se greffant tous deux sur un présent d'adulte quadragénaire dans la capitale.

Le narrateur des *Roses de Pline* est rappelé à ses souvenirs par l'avis de décès d'une jeune fille et par l'annonce de l'arrivée de Rose, la cousine qui le gardait autrefois après la mort de ses parents, quand, adolescent, il se retrouve maître de la Villa des Palmiers où fleurissent des roses semblables à celles décrites par Pline, l'Ancien.

Une vingtaine d'années après avoir quitté son île natale et que sa propriété –la Villa des Palmiers- a été vendue à M. Solinas, mari de Rose, pour qu'il puisse s'acheter un appartement à Paris à peine arrivé à la métropole, une mort et une visite constituent les déclics qui mettent en fonctionnement le mécanisme de la mémoire. Les sentiments qu'il éprouve en se souvenant, «je n'étais poussé par aucune tristesse en venant dans ces lieux, sauf quand je pensais à mes parents. Parmi tant de marbres et de stucs, je n'avais, en général, que des idées de bien-être, de grandeur et de théâtre»³ et les souvenirs de l'«île», de cette «petite communauté bâtarde, aux confins de deux pays»⁴ qui l'a abrité jusqu'à dix-huit ans, sentiments et souvenirs composent des tableaux d'une province qui est donnée à voir dans ses caractères propres. Sans jamais constituer une description à valeur informative ou un rapport documentaire, l'«île» des *Roses de Pline* –cette Corse jamais nommée- se philtre à travers la subjectivité d'un narrateur qui parle toujours à la première personne du singulier. Un «je» qui rappelle son enfance et son adolescence «là-bas» et qui décrit paysages et personnages de l'«île» et d'autrefois se superposant aux paysages et aux personnages d'un Paris passé –celui des temps de la bande du Café de l'Horloge, quand il était jeune- et d'un Paris présent –celui de la quarantaine et de la solitude lorsqu'il y a longtemps qu'il a quitté ses anciens amis et qu'il

3. RINALDI, Angelo: *Les roses de Pline*. Paris, Gallimard, 1987, p. 11.

4. *Ibid.*, p.123.

remplit une «fonction dénuée de pouvoir mais non de confort».⁵

Passé et présent, la Corse et Paris, s'entremêlent tel un contrepoint de souvenirs de province et de réminiscences de la capitale. À partir d'une image d'il y a trente ans, chez Nina Salisachs à Paris, par exemple, il avoue:

*J'avais l'impression de retrouver une atmosphère familière dans le hall de son hôtel (celui de Nina) au Marais. Le pavement de marbre, comme celui de la Villa des Palmiers (sa maison en Corse), avait en son milieu une rosace jouant sur l'opposition des bruns et des bleus [...]. Pour me toucher le cœur, il y avait aussi une corniche identique à celle de là-bas [...]*⁶

L'arrivée de la cousine du narrateur, Rose, le surlendemain, et l'enterrement d'Hélène, la jeune morte, fille de Marthe Dieudonné, une amie de jeunesse, provoquent en lui le flux d'évocations de son pays natal et du Paris de sa jeunesse, évocations imbriquées les unes dans les autres. Réalité provinciale d'un côté, et expérience de grande ville de l'autre, confrontent deux mondes inconciliables et deux moments de la vie du protagoniste marqués, le premier, par la solitude et l'exil, et le deuxième, par la complicité d'une bande d'amis et la fantaisie de promesses à accomplir. Les deux milieux –la Corse et Paris– où s'installent ces sensations, se révèlent comme des domaines aptes à de tels sentiments, des lieux en accord avec les deux périodes signalées de l'existence du protagoniste.

L'une des réminiscences récurrentes de l'«île» est celle du mausolée des Giuliani, mausolée que Rose entretenait jalousement. Comme en un jeu d'échos, c'est au cimetière du Père-Lachaise à Paris, endroit qu'il connaît très bien, où vont jaillir beaucoup de souvenirs et où maintenant, une fois Rose arrivée à la capitale, vont tous deux visiter des tombeaux et assister à l'enterrement d'Hélène. Les fragments consacrés au mausolée et ceux destinés

5. *Ibid.*, p. 9.

6. *Ibid.*, pp. 151-152.

au cimetière parisien remplissent une bonne partie du roman. On retrouve dans *Les roses de Pline* cette fascination pour la mort qui caractérise l'œuvre de Rinaldi et qui se manifeste tout au long du roman dans l'évocation du mausolée des Giuliani en Corse et dans les parcours du cimetière du Père-Lachaise à Paris, parcours qui occupent presque toute la dernière partie du roman. L'auteur semble ainsi renouer avec l'art d'édifier des tombeaux, cher à sa province natale.

De longs segments de l'ouvrage qui nous occupe sont consacrés aux personnages insulaires, pittoresques et provinciaux, que le narrateur évoque parfois avec ironie. Tels Mme. Catta –la bouchère-, M. Solinas –l'amant et puis mari de Rose, riche marchand de chaussures- ou, et surtout, M. Tiberi –le professeur fasciste qui connaît et raconte l'histoire de l'île natale.

Si le protagoniste-narrateur se consacre à remémorer, à rassembler ses souvenirs, sa mémoire le ramène tout droit vers l'étape de son passé en province qui a eu l'«île» pour décor, années d'enfance et d'adolescence solitaires car *«j'avais eu bien des chances dans la vie, tant de chances même qu'elles ne me laissaient en propre que bien peu de mérites, mais s'il y en avait une que j'appréciais entre toutes, c'était de ne pas avoir eu d'enfance...»*,⁷ paragraphe liminaire du roman. Et plus loin il réfléchit:

*Et c'était encore une de mes chances que de n'avoir pas eu de ces amis d'enfance ou de jeunesse que l'on s'épuisait à traîner derrière soi, témoins gênés de l'inaccomplissement des rêves et des ambitions, qui vous confrontaient sans relâche à l'esquisse que vous aviez été, alors qu'eux-mêmes avaient tant changé et n'étaient plus que la caricature de ce qu'ils promettaient de devenir.*⁸

Ensuite, sa souvenance le mène directement à Paris et s'installe aux premiers temps à la capitale quand il est accepté par la bande du Café de l'Horloge et qu'il

7. *Ibid.*, p.9.

8. *Ibid.*, pp. 42-43.

reste un provincial riche dans la grande ville, site où l'«on est vraiment jeune». Après, la bande se disperse, il ne revoit plus ses anciens amis et c'est toujours Paris la ville témoin de ses frustrations, de ses promesses de jeunesse jamais accomplies. Histoire d'une solitude dans les deux milieux –province et grande ville-, d'une de ces vies sans amour comme on retrouve tant dans les romans d'Angelo Rinaldi.

Vingt ans après son arrivée, et toujours dans cette Babylone qu'il connaît dans les moindres détails, il voit sa vie munie de confort mais déçue par rapport aux attentes de la métropole, attentes jamais exprimées qui l'ont poussé à quitter l'«île». S'il ne s'en plaint jamais, il le constate souvent. Ainsi, province et grande ville, la Corse et Paris, sont dans ce roman des décors, des prétextes, des points desquels émergent tous les fils épars d'une existence morne et solitaire. Cet îlien d'autrefois, enfant et adolescent orphelin et riche qui profite des leçons d'un intellectuel fasciste –M. Tibori- aujourd'hui citadin, narrateur adulte à qui peu importe de dévoiler la vérité que Rose détient, cet être éprouve vers la fin du livre le désir de revoir les roses de sa Villa récupérée –car à la mort de son mari Rose ne l'a pas revendue-, ces roses de Pline qu'il imagine comme il les a laissées et qu'il reverra sans doute puisque le roman s'achève sur une promesse de revenir à l'«île»: *«Au fond, je savais bien –j'avais toujours su- que je reverrais les roses de Pline sur la façade, que, de nouveau, j'irais m'asseoir dans le hall pour contempler à mes pieds ce soleil qui étend ses rayons géométriques dans le marbre et n'a pas plus changé que l'autre»*.⁹

Les images des racines se traduisent d'abord par le rappel de l'amour de ses parents. Ils étaient heureux tous les trois. Puis, il se complète avec la protection de Rose et avec la camaraderie de M. Tibéri, le professeur de latin qui lui apprend le mot «*corymbe*» associé aux roses dans sa mémoire. Malgré ce monde d'affection, le petit provincial est un enfant triste, ce qui ajoute à son insularité car quoi que ce soit *«ne suffisait pas à me détourner d'une tristesse qui me rendait parfois muet des journées entières. Cet enfant n'avait pas dit un mot depuis qu'il s'était levé [...]». En réalité, cet enfant découvrait le remord qui*

9. *Ibid.*, p. 337.

enchaine au passé».¹⁰

Si quitter sa province c'était échapper à une existence morne et mensongère, l'approche de la visite de Rose, sa cousine provinciale, ramène le narrateur à l'île des origines. Se souvenir c'est revenir vers ce pays où les plus belles réminiscences se rattachent à un mausolée, à des roses, à une Villa, à une plage et notamment à une visite, tous les ans en novembre, celle de la supposée Princesse, d'Elena Santarcangeli, qui vient de Rome voir ses propriétés insulaires -dont le mausolée Giuliani- visite suivie d'un dîner spécial à la maison, dîner qui rompt, une fois à l'an, avec la monotonie de la vie en province.

La souvenance de «là-bas», de l'«île», et de la métropole dessinent un archipel d'îles d'où nous arrivent des mémoires imaginaires comme sont très volontairement les romans d'Angelo Rinaldi. Prendre distance de son pays natal, revivre son enfance et son adolescence provinciales, tachées d'ennui et de médiocrité, permet au narrateur de construire son autobiographie imaginaire, technique si rinaldienne.

De la Corse et de Paris –Paris grande ville de la jeunesse et Paris métropole de la quarantaine-, des deux cadres nous, lecteurs, nous pouvons reconstruire la vie rêvée du narrateur-protagoniste. Vie marquée par l'insularité, le cynisme et l'autodénigrement. La province rinaldienne encadre une existence toujours morne et mensongère et la grande ville des romans d'Angelo Rinaldi devient la scène où la solitude et la vérité les plus brutales trouvent un lieu et où l'anonymat et la marginalité représentent les seules modes d'exister. De ce fait, la vie du narrateur des *Roses de Pline* n'est jamais ce qu'il prétend. La nostalgie a le dernier mot, la mémoire contrecarre le silence. C'est à Paris et, à quarante ans, que la vérité de sa vie cachée par Rose peut être –et est- dévoilée. En Corse cela aurait été impossible. Dans la capitale, loin de sa province, sa cousine lui cofesse: «*Ta mère et ton père ne sont pas morts comme on t'a dit' [...]' C'est le moment ou jamais –sans doute ma cousine voulait-elle dire: l'endroit- liquidons ça*».¹¹ Silence d'une Corse qui sait si bien étouffer les secrets et qui, paralysée dans le

10. *Ibid.*, pp. 37-38.

11. *Ibid.*, p. 294.

culte des morts, finit elle même par ressembler à un immense tombeau. Teis les tombeaux de cette île qui sont les maisons les plus belles du pays.

Un écrivain sicilien, Gesualdo Bufalino, auteur de *La lumière et le deuil*, nous éclaire sur la *dissension fondamentale* qui travaille l'insulaire partagé entre son terrier et l'outre-mer: «*L'insularité n'est pas une ségrégation uniquement géographique, elle en entraîne d'autres qui ont pour nom la province, la famille, la chambre, le cœur humain*». ¹² Et Jean-Louis André avait bien saisi la singularité insulaire dans le rapprochement auquel il se livrait, dès 1982, dans son article de la revue *Les langues néo-latines*. André signale:

*[...] derrière l'île, derrière Bastia, ce "quartier de Gênes parti à la dérive", selon la propre expression de Rinaldi, l'Italie se donne en filigrane. Mais une Italie qui sans cesse se dérobe, tandis que le narrateur rinaldien, lui, n'a de cesse de parvenir à se dérober à la Corse.*¹³

Dans *Les roses de Pline*, les Parisiens –natifs ou étrangers– sont des êtres de la marge, galerie d'exclus si souvent décrite par Rinaldi qui, par ce fait même, donne à ces oubliés une chance d'exister.

La variété de personnages qui traversent les pages des *Roses de Pline* –insulaire d'un côté et citadins de l'autre– permettent au lecteur la constitution d'une fresque implacable où province et grande ville ne font qu'accueillir ennui ou snobisme, solitude ou anonymat, médiocrité ou cynisme. Le narrateur fait donc le procès et du pays de «*là-bas*» et de la capitale et chaque souvenir nourrit ce procès. On pourrait se demander d'où sort ce besoin de remettre en cause les deux milieux rinaldiens. À cet égard, citons encore une fois Salim Jay:

Il semble que l'œuvre d'Angelo Rinaldi doit beaucoup à

12. JAY, Salim; *Op. cit.*, p.24.

13. *Ibid.*, p. 23.

l'ennui éprouvé dans l'enfance: (Tonio dans La maison des Atlantes) "Nous n'échappions pas à l'ennui de l'île –un ennui d'une espèce particulière, qui ne vient pas de la vanité de l'âme, pour employer un grand mot, mais du sentiment que rien n'arrête une lente déperdition des forces: les leucémiques doivent s'ennuyer de la même façon".¹⁴

Narrateur rinaldien, le protagoniste des *Roses de Pline* est tout à la fois paria et victorieux. Il flaire l'homme ennemi de l'homme et ne connaît rien de rassurant dans l'expérience des autres et de lui-même. En province et dans la grande ville, il semble que tout n'est que finitude. Et voilà le dernier paragraphe du roman qui nous occupe, celui qui le clôt: «*Rose, Fabio, Madeleine, Bianca, M. Tiberi, M. Solinas... Bruyères blanches, bruyères jaunes, qui vit, vit; qui meurt, meurt, et les morts sont des enfants qui nous viennent à mesure que nous vieillissons*». ¹⁵

Dans *Les roses de Pline*, province et grande ville, la Corse et Paris, s'entrecroisent dans les souvenirs du narrateur selon le mécanisme subtile et hasardeux de la mémoire. Sa subjectivité passe d'un souvenir provincial à une évocation citadine. D'une réminiscence d'un personnage de la capitale il nous ramène à la ressouvenance d'un type provincial.

L'«*île*» -la Corse jamais nommée- et la ville –Paris toujours désigné- constituent des décors, des scènes pour recomposer la vie du narrateur. Passé et présent qui s'entremêlent et qui s'érigent en une autobiographie imaginaire, technique répétée dans l'œuvre d'Angelo Rinaldi.

Deux moments du passé du protagoniste sont privilégiés. L'un, provincial, remémore et rêve d'une enfance et d'une adolescence solitaires d'un ilien riche et exilé dans son pays natal où l'ennui désenchantait tout. L'autre, citadin, imagine et rappelle une jeunesse pleine de promesses non accomplies. Jeunesse

14. *Ibid.*, p. 81.

15. RINALDI, Angelo: *Op. cit.*, p. 337.

sans problèmes d'argent, vie marginale où la même solitude provinciale est dissimulée derrière la complicité d'une bande d'amis.

La Corse et ses personnages est dans *Les roses de Pline* une île de fable, dans la mesure où elle apparaît comme symbole d'isolement et de particularisme. Ce côté provincial est réussi et renvoie à un monde clos où le culte des morts semble transposer un univers pétrifié et médiocre. Le côté citadin est aussi réussi et renvoie à un monde marqué par la solitude brutale de la grande ville bruyante et l'anonymat décevant des conglomérats urbains.

S'il est vrai qu'*«on ne ruse pas avec les îles»*, il est aussi certain que la province insulaire confrontée à la ville continentale représente un exil, un domaine propice à l'imaginaire et au désir de fuir, de tenter un enracinement dans la capitale.

Le narrateur des *Roses de Pline* -narrateur rinaldien- invente sa propre vie à travers le philtre d'un «je», en même temps qu'il mène le jeu complexe de la mémoire et des souvenirs-fantaisies situés dans un territoire de province la Corse- et remémorés ou imaginés dans une localité métropolitaine— Paris.

Bibliographie

RINALDI, Angelo: *Les roses de Pline*. Paris, Gallimard, 1987.

Les jours ne s'en vont pas longtemps. Paris, Gallimard, 1993.

L'éducation de l'oubli. Paris, Gallimard, 1974.

DE BEAUMARCHAIS, J-P., D. COUTY et A. REY:

Dictionnaire des littératures de langue française. Paris, Bordas, 1994 (4 vol.).

JAY, Salim: *Pour Angelo Rinaldi*. Paris, Société d'édition Les Belles Lettres, 1994.